

PLAGE DIEU!



La Famille Chrétienne

VOL. 5—No 1.



JUIN 1901



- S. 1 JEUNE QUATRE-TEMPS. de l'oct. Fin du Temps Pasc.  
D. 2 I apr. Pent. Ste TRINITE. *Kyr*, 2 cl. II Vêp., mém du  
L. 3 N.-D. de Grâce, *dbl. maj.* (1 juin). [ suiv. et du dim.  
M. 4 S. François Garacciolo, *conf.*  
M. 5 S. Boniface, évêque et mart.  
J. 6 FÊTE-DIEU. 1<sup>cl.</sup> Salut pendant l'octave.  
V. 7 De l'octave.  
S. 8 De l'octave.  
D. 9 II apr. Pent. Dim. dans l'oct. SOL. DE LA FÊTE-DIEU.  
L. 10 De l'octave. [*Kyr*. 2 ton. II Vêp., m. dim.)  
M. 11 S. Barnabé, ap., *dbl. maj.*  
M. 12 S. Jean de S. Facond, *conf.*  
J. 13 Octave de la Fête-Dieu.  
V. 14 SACRE-CŒUR DE JÉSUS, *dbl. 1 cl.*  
S. 15 S. Bède, confesseur et docteur. (27 mai).  
D. 16 III apr. Pent. S. Jean-François, Régis, *conf.* SOL. DU  
SACRE-CŒUR. *Kyr*. 2 ton. (Procession et Consécration  
au S.-Cœur de Jésus.) II Vêp. m. suiv. dim.

- L. 17 S. Basile, év. et doct. (14).  
 M. 18 SS. Marc et Marcellien, martyrs.  
 M. 19 Ste Julienne de Falconiérie, vge.  
 J. 20 Du S. Sacrement.  
 V. 21 S. Louis de Gonzague, conf.  
 S. 22 (*Vigile*). De l'Immaculée Conception.  
 D. 23 IV apr. Pent. SOL. ANTICIP. DE LA N. DE S. JEAN-BAPTISTE. *Kyr.* 2 ton. II Vêp. m. dim.  
 L. 24 NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE. 1 cl. avec oct.  
 M. 25 S. Guillaume, conf.  
 M. 26 SS. Jean et Paul. mart.  
 J. 27 4e jour de l'octave de S. Jean-Baptiste.  
 V. 28 *Jeûne*. Vigile. S. Léon II, pape et conf.  
 S. 29 SS. PIERRE et PAUL, apôtres, 1 cl.  
 D. 30 V après Pent. Commémoration de S. Paul. SOL. DES SS. APÔTRES PIERRE ET PAUL. *Kyr.* royal. II Vêp., ant..  
*Suravit*, m. suiv. dim.

\* \* \* \* \* MARIE, \* \* \* \* \*

CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU.



E vous salue, ô Vierge parée de tous les genres de beauté, Vierge plus pure que la lumière du soleil et plus brillante que tous les astres du firmament ; Vierge plus douce que le miel et plus suave que tous les parfums ; Vierge Reine d'amour dont la pourpre l'emporte sur les roses, et la candeur sur la pureté des lis. Vous êtes la fontaine qui arrose les fleurs printanières du jardin de l'Époux divin ; vous êtes le puits mystérieux d'où jaillissent les eaux vives ; vous êtes le trône d'or du vrai Salomon ; vous êtes ce vase très pur qui ne contacte aucune amertume ; vous êtes cette cellule divine, où rien de souillé n'entra jamais, et qui répand au loin le plus délicieux parfum. Le Seigneur vous a créée Vierge immaculée, il vous a choisie pour son humble et divine servante ; épris de votre immaculée et céleste beauté, il vous a choisie pour son épouse bien-aimée. Vous êtes, ô Marie, la gloire du genre humain, et la plus brillante merveille de toutes les créations de votre divin Fils. Ne détournez pas les yeux de moi, pauvre pécheur, ô ma Souveraine ; mais de souillé que je suis, rendez-moi pur ; changez ma tiédeur en ferveur, et ma sécheresse en dévotion.

# LETTRE ENCYCLIQUE

DE

*Notre Très Saint-Père Léon XIII.*

PAPE PAR LA DIVINE PROVIDENCE

**Sur la Démocratie Chrétienne.**

( suite et fin. )

On ne doit pas excepter de ce genre le bienfait des distributions d'aumônes ; et c'est à elles qu'ont trait ces paroles du Christ : *Ce qui reste, donnez-le en aumônes.* C'est cette aumône que les socialistes veulent enlever de la société comme injurieuse à la dignité naturelle de l'homme. Cependant, si elle est faite conformément à la prescription évangélique et à l'esprit chrétien, elle n'a rien qui puisse ou exciter l'orgueil de ceux qui donnent ou faire rougir ceux qui reçoivent. Loin d'être inconvenante pour l'homme, elle favorise l'établissement des rapports sociaux et des devoirs nécessaires entre semblables. Il n'est pas d'homme si riche qu'il n'ait besoin d'un autre ; il n'est pas d'homme si pauvre qu'il ne puisse être utile à son voisin. C'est une chose innée que les hommes se demandent et se portent mutuellement leur assistance. Ainsi, la justice et la charité étroitement liées entre elles par un droit égal qui vient du Christ, unissent merveilleusement la société humaine et font tendre chaque membre au bien commun.

## LES INSTITUTIONS PERMANENTES

Que si l'on subvient aux misères du peuple, non pas seulement par des subsides temporaires, mais par le jeu régulier des institutions, cela est encore à la louange de la charité, et le bienfait aux pauvres n'en sera que plus assuré et plus stable.

Chercher la sympathie des ouvriers et des journaliers, les former à l'épargne et à la prévoyance, sont choses d'autant

plus dignes de louanges, qu'eux-mêmes, pour la plupart, y pourvoient dans leur vieillesse. Un tel but n'ennoblit pas seulement le rôle des riches envers les prolétaires : il ennoblit les prolétaires eux-mêmes. Car en même temps qu'ils les excitent à s'assurer un sort plus heureux, il les met à couvert des risques, les éloigne des désirs immodérés et les pousse à la pratique de la vertu.

Puisque donc, cela est utile et conforme à notre époque, il est bon certainement que la charité des bons s'y applique avec entrain et prudence tout à la fois.

Qu'il soit donc entendu que ce zèle des catholiques à soulager le peuple est conforme à l'esprit de l'Eglise et qu'il répond très bien à ses propres exemples de tout temps. Quant à ce qui y mène, savoir s'il faut l'appeler *action populaire chrétienne* ou *démocratie chrétienne*, cela importe peu, pourvu que les enseignements émanés de Nous soient observés intégralement avec une égale complaisance. Mais il importe beaucoup que, dans une affaire aussi importante, l'esprit des catholiques, leur volonté et leur action soient les mêmes. Il n'est pas de moindre importance que l'action elle-même grandisse et se développe sans cesse aidée par de nouveaux secours. Il faut surtout appeler à son aide les bonnes œuvres de ceux à qui leur origine, leur fortune, et leur culture intellectuelle donnent le plus d'autorité dans la cité. Si cela fait défaut, à peine pourra-t-on faire quelque chose de valable pour l'utilité du peuple,

Certes, le chemin qui y mène s'ouvrira d'autant plus aisé et d'autant plus court que l'action des principaux citoyens sera plus nourrie et plus zélée. Pour eux, Nous voulons qu'ils considèrent bien qu'il ne leur est pas loisible de prendre soin du sort des petites gens ou de les négliger ; mais qu'ils y sont strictement tenus par devoir. Car chacun ne vit pas seulement dans une ville pour ses intérêts propres, mais pour les intérêts communs. Et si les uns ne peuvent apporter leur quote part au bien commun, les autres sont tenus d'apporter plus que la leur, s'ils le peuvent.

Quel est le poids de ce devoir, c'est ce que nous enseignent l'excellence des biens reçus, biens dont nous aurons à rendre un compte plus sévère et qu'il faut rendre au Dieu qui nous les a donnés. C'est ce que nous enseignent aussi l'épidémie de maux auxquels on n'a pas porté remède à temps, et dont l'invasion a été parfois si universellement funeste. Ainsi, celui qui néglige les intérêts du pauvre peuple agit inconsidérément, tant pour lui que pour la cité.

Que si cette action chrétiennement sociale s'étend et se fortifie, il n'arrivera pas pour cela que les autres institutions, déjà existantes et florissantes grâce à la piété des riches, dépérissent ou soient absorbées par de nouvelles institutions. Celles-ci et celles-là, poussées par le même souffle de religion et de charité, n'ont rien qui les oppose l'une à l'autre ; elles peuvent facilement vivre ensemble, s'unir si bien qu'il leur soit plus facile de veiller aux besoins du peuple et aux périls de jour en jour plus grands, bien mériter enfin en unissant ainsi leurs efforts.

La situation actuelle nous crie et nous crie vivement qu'il est indispensable d'opposer à l'audace de certains esprits toutes nos forces réunies. Certes, elle est assez étendue la perspective des misères qui sont devant nos yeux, elles sont assez redoutables les menaces de perturbations funestes que nous prépare la force toujours croissante des socialistes. Ceux-ci font perfidement invasion au sein de la société. Dans les ténèbres de leurs conventicules secrets comme en plein jour par la parole, comme par les écrits, ils poussent la multitude à la rébellion. Ayant secoué le joug de la religion, ils méprisent les devoirs et ne réclament que les droits ; ils font appel aux foulés des malheureux de plus en plus nombreuses et que les nécessités de la vie rendent plus accessibles à leurs promesses mensongères et à leurs erreurs.

Il y va du salut de la société comme de la religion ; sauvegarder l'honneur de l'une et de l'autre, ce doit être le devoir sacré de tous les gens de bien.

## CHARITÉ ET DOCILITÉ

Pour que cet accord des volontés s'affermissent autant qu'il est désirable, il faut s'abstenir de tous les sujets de discussion qui blessent et éloignent les esprits. Que dans les publications périodiques, et dans les discussions populaires on se taise donc sur les questions plutôt subtiles, qui sont pour la plupart sans utilité. Ces questions d'ailleurs, pour n'être pas faciles à résoudre, n'exigent, pour être comprises, pas moins de grandes aptitudes, et demandent une attention peu commune. Certes, c'est une chose humaine d'hésiter et de douter sur les points douteux, et il est permis d'avoir des sentiments opposés sur certains autres points; mais il convient que ceux qui cherchent avec ardeur la vérité, dans les questions encore incertaines, gardent vis-à-vis les uns des autres l'égalité d'âme, la modestie et les égards, afin que la dissidence des opinions n'entraîne pas la dissidence des volontés. Quelque soit d'ailleurs l'opinion que l'on embrasse dans les questions où le doute est possible, que l'on soit toujours dans la disposition d'être très religieusement attentif aux enseignements du Siège Apostolique.

## UNITÉ DE DIRECTION

Ainsi cette action des catholiques, telle qu'elle est, aura une efficacité plus grande, si tous les groupements, sans exclusion de leurs droits respectifs, sont unis et dirigés par une seule et même force principale. Cette force directive selon Notre volonté, devra découler, pour l'Italie, de l'Institution des Congrès et Assemblées catholiques que Nous avons louée souvent, et à laquelle Notre prédécesseur et Nous-même avons confié le soin d'organiser l'action commune des catholiques sous les auspices et la direction des évêques. Qu'il soit fait de même pour les autres nations s'il est quelque assemblée principale à qui légitimement ce soin ait été confié.

Dans tout cet ordre de choses, si intimement lié avec les diverses conditions de l'Eglise et du peuple chrétien, apparaît ce que ne doivent pas faire ceux qui sont voués aux fonc-

tions sacrées, et ce qu'ils peuvent accomplir avec toutes les ressources de la doctrine, de la prudence et de la charité.

#### EXEMPLES À SUIVRE

Combien il est opportun d'aller au peuple, de s'employer à son bien, suivant les temps et les circonstances, il Nous a paru bon souvent de l'affirmer dans nos entretiens avec les membres du clergé. Plus souvent encore, dans nos Lettres aux évêques et aux autres hommes de l'Ordre ecclésiastiques, même dans ses dernières années, Nous avons loué ce souci plein d'amour pour la classe populaire, et Nous avons dit qu'il appartient bien en propre aux clers des deux Ordres. Cependant qu'ils s'appliquent à rendre ces bons offices avec prudence et précaution; à l'exemple des saints. François ce pauvre et cet humble; Vincent de Paul, ce père des infortunés; plusieurs autres, dont tous se souviennent dans l'Eglise, ont concilié leurs soins dévoués pour le peuple avec la pensée de n'être jamais distraits ni répandus au dehors plus qu'il ne convenait, occupés toujours, avec la même ardeur, à travailler à leur perfection personnelle.

Nous tenons à indiquer encore plus expressément une chose, non seulement aux ministres des choses saintes mais à tous les hommes dévoués à la cause populaire qui les fera bien mériter d'elle et sans difficile travail.

#### LES PRINCIPES CHRÉTIENS

Qu'ils aient donc soin d'inculquer à l'occasion dans l'âme du peuple, dans leur langage tout fraternel, à savoir: s'abstenir toujours et en tout de la sédition et des séditeux; ne violer jamais les droits d'autrui; avoir pour les maîtres le respect et fournir le travail qui leur est dû; n'avoir pas à charge la vie domestique, si riche en biens de toutes sortes: avant tout, s'appuyer sur la religion et chercher en elle la vraie consolation dans les difficultés de la vie. Pour faire garder ces résolutions il sera d'un grand secours de rappeler l'exemple idéal de la Sainte Famille de Nazareth et d'en recom-

mander la protection ; de proposer les exemples de ceux que le sort le plus modeste a conduits aux sommets de la vertu ou enfin d'entretenir l'espoir de la récompense dans la Vie Eternelle.

En dernier, de nouveau, nous donnons ce grave avertissement. Quels que soient les projets conçus dans cet ordre de choses par les particuliers ou par des associations, que l'on se souvienne toujours de la soumission profonde due à l'autorité des évêques. Qu'ils ne se laissent tromper par un zèle charitable trop ardent ; ce zèle, s'il pousse au manque de déférence, n'est ni sincère, ni d'une efficacité vraiment utile, ni agréable à Dieu.

Dieu se réjouit du bon esprit de ceux qui mettent leurs pensées après les ordres des chefs de l'Eglise reçus comme venant de Lui-même. Dieu les assiste dans les entreprises les plus ardues. C'est avec une bienveillance marquée qu'il conduit à bonne fin les œuvres commencées.

Il faut ajouter à cela les exemples d'une vie conforme aux doctrines, qui montre le chrétien ennemi de la mollesse et des voluptés, disposant volontiers de ses biens pour l'utilité des autres, constant et inébranlable dans les épreuves. Ces exemples ont une grande puissance pour exciter dans le peuple des sentiments salutaires et sont d'autant plus efficaces qu'ils sont l'ornement d'une existence plus influente et plus illustre.

#### ACTION DES ÉVÊQUES.

Pour vous, Vénérables Frères, avec opportunité, suivant les nécessités des hommes et des lieux, selon votre prudence et votre activité, Nous vous demandons d'avoir souci de ces choses et de vous en entretenir dans vos réunions ordinaires. Appliquez-vous à ces recommandations avec tous vos soins, et au besoin employez votre autorité pour modérer, réprimer, arrêter, afin qu'il ne soit rien relâché de la rigueur de la discipline sacrée, et qu'on ne trouble point l'ordre que le Christ a déterminé dans son Eglise.

Par cette action de tous les catholiques, droite, unie et progressive, on verra avec plus d'évidence que la tranquillité de l'ordre et la vraie prospérité des peuples sont d'autant plus florissantes que l'Eglise en est la protectrice et l'appui.

C'est sa charge sacrée d'avertir chacun de son devoir, selon les préceptes chrétiens; d'unir les riches et les pauvres dans la fraternelle charité et de fortifier les esprits au milieu des épreuves de l'adversité.

#### EXHORTATION DE SAINT PAUL

Que Nos prescriptions et Nos désirs soient confirmés par cette exhortation de saint Paul aux Romains, toute remplie de charité apostolique :

“ Je vous conjure... transformez-vous par le renouvellement de votre esprit..... Que celui qui fait l'aumône la fasse dans la simplicité, que celui qui a la conduite de ses frères y emploie sa sollicitude, que celui qui fait les œuvres de miséricorde les fasse avec joie. Que votre charité soit sincère et sans déguisement. Ayez le mal en horreur et attachez-vous fortement au bien. Que chacun ait pour son prochain une affection et une tendresse vraiment fraternelles. Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence. Ne soyez point lâches dans le devoir. Réjouissez-vous dans votre espérance; soyez patients dans les maux, persévérants dans la prière, charitables pour soulager les nécessités des saints, prompts à exercer l'hospitalité. Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec qui ceux pleurent. Tenez-vous toujours unis dans les mêmes affections. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ayez soin de faire le bien non seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes. ( Rom. XII, 1-17 ) ”

Que la Bénédiction Apostolique soit l'augure de tous ces biens. Nous vous l'accordons de tout Notre cœur dans le Seigneur, à vous Vénérables Frères, à Votre clergé et à Votre peuple.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 18 janvier 1901 de Notre Pontificat le vingt-troisième.

LÉON XIII, PAPE.

☞ ☞ ☞ " DIEU vous le rende ! " ☞ ☞ ☞

—\*\*\*\*\*—



CONNAISSEZ-VOUS cette petite scène si éloquente et si simple de cette pauvre mendiante restée célèbre par son merci divin : " DIEU vous le rende ! "

Ce fut dans l'un des gros villages du diocèse de Glatz en Silésie, à Albendorf, que se passa le petit incident que je vais vous conter. L'héroïne de ce petit événement était une femme déjà âgée, faible de santé et presque dépourvue de tous les biens de la terre. En retour, elle était infiniment riche dans son âme, car elle avait une foi ferme et élevée, la vraie foi des simples, et de plus un cœur compatissant aux misères d'autrui, ce qui l'aidait à croire que tout le monde en faisait autant.

Un jour donc que, bien que vacillante sur ses pauvres jambes, elle s'en allait, clopin-clopant, par le village, elle eut l'idée d'aller demander au boucher de l'endroit un petit morceau de viande avec lequel elle préparerait un potage fortifiant. Justement elle l'aperçut flânant sur le seuil de sa porte ; aussi se dirigea-t-elle vers la boucherie. Tout en se rapprochant du but, elle vit que le boucher la dévisageait d'un air moqueur, et ce fut bien autre chose lorsque la bonne femme, l'abordant, lui offrit sa requête. Le bonhomme devint grossier, se moqua d'elle, et finit par lui dire : " qu'il ne savait que faire d'une telle cliente, car à lui il ne fallait rien demander gratis ; les belles patenôtres n'emplissent pas le gousset, disait-il, et à moi, c'est de l'argent, rien que de l'argent qu'il me faut. " Après cette tirade, la bonne femme osa risquer paisiblement : " Monsieur le boucher, je vous dirai : DIEU vous le rende ! pour votre récompense, cela vaut encore mieux que de l'argent. " Là-dessus, notre individu, qui se pâmait de rire, recommença ses invectives, quand tout à coup il conçut l'idée de confondre la vieille folle en la mettant au défi : " Allons, dit-il je vais voir

ce que vaut votre récompense, ma vieille : voici un petit bout de papier ; écrivez-y dessus : " *Que Dieu vous le rende !* " et puis nous pèserons. Ah ! ah !... ce ne sera pas lourd ! "

La pieuse mendiante écrivit son précieux " DIEU vous le rende ! " sur la petite loque de papier, qui fut ensuite déposée sur l'un des plateaux de la balance du comptoir. Le boucher prit le plus petit morceau de viande qui se trouvait là et, en ricanant, le déposa sur le plateau correspondant de la balance. Rien ne bougea ; il en saisit un second qu'il ajouta au premier, rien encore. Déjà étonné, le boucher vérifia sa balance, mais n'y trouva rien de défectueux.

En conséquence, il ajouta une troisième pièce, mais le plateau de la balance resta immobile, toujours immobile, même encore immobile lorsque toute la marchandise de la boucherie eut été encore accumulée sur le plateau. Le boucher, à sa grande surprise, ne put donc constater tout le poids de ces mots : " DIEU vous le rende ! " attendu qu'ils surpassaient en valeur tout ce qu'il possédait. Profondément ému et regrettant sa conduite du fond du cœur, le boucher s'approcha de la bonne femme, lui prit les mains qu'il serra entre les siennes, et l'invita à venir, chaque jour, chercher sa petite ration de viande, qu'elle accompagnerait, ajouta-t-il, de son riche merci du ciel.

A partir de ce moment, le boucher devint compatissant envers les pauvres, et aima tout particulièrement leur touchant et si lourd " DIEU vous le rende ! "

De nos jours, la boucherie a été transformée en une petite chapelle, où la piété des fidèles rappelle le souvenir ineffaçable de ce que la Providence avait permis pour le bien et l'édification des âmes.

( *Annales de l'Enfant Jésus.* )



—  — LE TRAITE —  —

**De la VRAIE DEVOTION de la T. S. VIERGE,**

\*—\* PAR LE \*—\*

**BHX. L. M. G. DE MONTFORT.**

---

C'est le 12 mai 1853 qu'a été prononcé, à Rome, le décret qui déclare les écrits du Bhx de Montfort, exempts de toute erreur pouvant faire obstacle à sa canonisation. Dans ce "*Traité*" sur la véritable dévotion à la T. S. Vierge, il a écrit ces paroles prophétiques : "*Je prévois clairement que des bêtes frémissantes viendront avec fureur pour déchirer de leurs dents diaboliques ce petit écrit et celui dont l'Esprit-Saint s'est servi pour l'écrire, ou du moins pour l'ensevelir dans le silence d'un coffre afin qu'il ne paraisse point*"... Malgré cela, il en prophétise tout à la fois l'apparition et le succès. Tout ceci s'est accompli à la lettre. L'auteur était mort en 1716, et c'est comme par hasard que ce "*Traité*" fut retrouvé, manuscrit, en 1842, ayant passé même une cinquantaine d'années dans un coffre sous terre.

---

L'Eglise à travers l'univers est à se former une opinion de la valeur de ce "*Traité*," et cette opinion semble de plus en plus favorable ; de tous côtés vient la même expression d'expérience : *Il est profond, substantiel, inépuisable*, mais il demande à être lu, relu, étudié médité et laissé dans l'âme une impression et des fruits durables.

Dans mon humble jugement je ne crois pas que l'on puisse faire une œuvre plus utile que de répandre ce *Traité d'or* sur la dévotion envers notre bonne Mère du Ciel.

(SON EM. LE CARDINAL VAUGHAN.)

---

Je me permettrai d'avertir le lecteur que par une seule lecture, il est bien loin de s'en rendre maître et de le posséder. Il y a dans ce "*Traité*" le sentiment de je ne sais quoi d'*inspiré* et de *surnaturel* qui va toujours en augmentant au fur et à mesure qu'on avance dans son étude.

( F. W, FABER. Oratorien. )

J'ai lu au moins vingt fois cet écrit, c'est le chef-d'œuvre des ouvrages sur la T. S. Vierge.

Jamais vous ne serez plus utile aux âmes qu'en répandant ce petit volume car il est appelé à jouer un très grand rôle.

(RÉV. PÈRE ARSÈNE, O. F. M.)

Pour continuer le succès de ce "Traité" si heureusement commencé au Canada, par la diffusion gratuite d'une trentaine de mille exemplaires, la petite œuvre de la Vraie Dévotion est heureuse d'en offrir une nouvelle édition, contenant : LE TRAITÉ, LE SECRET DE MARIE, CIRCULAIRE AUX AMIS DE LA CROIX, Etc., Etc.

1 vol., 355 pages, relié en toile (50 c.) pour 12 centins.

Par la poste, 15 centins.

F. H. LAVALLÉE, Ptre.,

B. B P 755,

Sherbrooke, P. Q.

P. S.— Le même en anglais (60c.) pour 15 centins

Par la poste, 20 centins.

---

## LE BALAI

---

Pierre Ferry avait envie de prendre une femme, ainsi qu'il arrive dans le pays messin, à tout bon gars qui va sur ses vingt-cinq ans et qui songe à exploiter pour son compte une ferme ou une métairie. Mais ce n'est pas petite affaire que de trouver une femme ; il faut savoir concilier le cœur et la raison ; car, lorsqu'on se marie, c'est, comme on dit, pour la vie, et un homme de bon jugement doit choisir une compagne qui lui apporte en dot la joie, l'ordre et l'économie.

Ce n'était pas la raison qui manquait à Pierre Ferry, puisqu'il sentait la nécessité d'en trouver beaucoup dans sa

femme ; seulement il n'avait pas la certitude que les décisions de raisons ne fussent pas peut-être des commandements de cœur. Geneviève et Madeleine Badé, dont les parents étaient liés par une étroite amitié avec les siens, étaient de belles filles, accortes et plaisantes ; et certes elles lui plaisaient toutes deux, mais laquelle choisir ? Il hésitait, et était bien embarrassé.

Pierre parla de ses projets à son cousin Jérôme. C'était un homme de grand sens et de bon conseil.

— Geneviève et Madeleine Badé sont d'honnêtes filles qui n'ont jamais fait parler d'elles, répondit Jérôme ; leur père a du bien, et leur mère les a pourvues en mourant d'un bon héritage. Pour l'accord et les convenances, je n'ai rien à dire contre ton envie ; mais je ne les ai jamais vues que hors de chez elles, à l'église, aux champs ou en promenade avec des amies. Ce n'est pas là qu'il faut juger le caractère d'une femme. Conduis-moi chez elles, puisque tu as accès dans la maison, et je les examinerai tout à mon aise. Mènes-y aussi ton chien.

Pierre consentit facilement à ce que son cousin lui demandait. Le soir même, ils allèrent de compagnie chez les Badé. Le père était seul à la maison ; il reçut les jeunes gens avec cordialité. On s'entretint de la récolte du colza, et Jérôme, qui était huilier de son métier, proposa d'acheter celui du père Badé, histoire de donner un motif plausible à sa visite. Tandis qu'ils pesaient les termes du marché en buvant, suivant la coutume, une goutte de vin clair, le chien de Pierre courut après le chat, et dans le mouvement que cette lutte occasionna, le balai qui était appuyé contre le mur tomba en travers de la porte.

Sur ces entrefaites, Geneviève et Madeleine revinrent des champs. Geneviève entra la première. C'était une grande et belle fille, à la démarche nonchalante ; ses cheveux tiraient pourtant un peu sur le brun, mais ses yeux étaient gris et le regard incertain. Elle passa par-dessus le balai sans seule-

ment y faire attention, sourit froidement aux visiteurs, balbutia un bonjour à peine intelligible, et alla s'asseoir dans un coin. Madeleine parut à son tour : elle était blonde, vive, alerte, et ces yeux bleus avaient une gaieté communicative. Elle releva le balai, le cacha derrière la porte, fit mine de donner un coup de pied au chat, qui se tenait en garde devant le chien, flatta celui-ci de la main en passant ; puis elle marcha franchement du côté des trois hommes et leur dit un bonjour amical en commençant par Jérôme et en finissant par son père. Sans affectation, elle jeta un coup d'œil autour d'elle, et tout en prenant part à la conversation, remit un peu d'ordre dans la chambre.

Quand ils furent sortis, Jérôme dit à Pierre : — Les deux sœurs sont également riches, également belles ; je crois même que Geneviève est mieux faite que sa sœur. Mais Madeleine seule est capable, par la vivacité de son caractère, son esprit d'ordre et d'aménité, d'amener le bonheur et la prospérité dans la maison de son mari.

Pierre se laissa convaincre par les paroles de Jérôme, et bien lui en prit. Il épousa Madeleine et vingt ans après il était le plus riche et le plus heureux laboureur qui y eût à dix lieues à la ronde. Geneviève se maria peu de temps après sa sœur ; mais elle laissa le désordre pénétrer dans son ménage, et son incurie nuisit à l'aisance.

C'est ainsi que l'on peut tirer une induction sérieuse d'une circonstance frivole en apparence ; le caractère se peint sous un vrai jour dans les petites choses au moins autant que dans les grandes, parce qu'il s'y montre toujours sans appareil.



## ❖❖❖ *Au chocolat !...* ❖❖❖

**D**EUX demoiselles bien tristes... mais là, bien tristes, c'est Madeleine et Simone, honnêtes filles, 25 et 28 ans, élancées, minces, bandeaux à la vierge, figure calme mais ardeente sous la pâleur de la peau, avec de grands yeux bruns, semblables à deux sentinelles vigilantes, guettant l'ennemi du haut d'un manoir.

L'ennemi, s'est le diable, et il s'est fourré à une singulière place : dans l'âme de papa ! !

Oh !..... ce n'est pas un diable pourfendeur, tapageur, casseur d'assiettes..... c'est un petit diable, tout petit, plus petit encore que le microbe de la fièvre typhoïde, silencieux, malin, têtù ; il s'est logé là, sous la peau, entre cuir et chair ; et depuis vingt ans, il n'a jamais voulu rien savoir quand la famille lui a dit de partir !.....



Et pourtant Dieu sait si on le lui a répété souvent !.....

Mais le gaillard n'est pas fier ; et puis, il fait si bon dans l'âme de papa !... une âme toute capitonnée de mollesse, toute calme d'inertie, toute dorée de rouille, un fromage de diable où il y a de quoi bellement ronger pendant toute une vie, sans préjudice du reste,

Naturellement, il a, en la personne de Madeleine et de Simone, ces voisines qui gâtent un peu l'appartement ; elles font du bruit, et soulèvent à chaque instant des questions bien inutiles : " Papa, c'est l'anniversaire de maman !..... Papa, c'est la retraite des hommes..... Papa, ceci !..... papa, cela !..... et patati et patata !.....

Et l'honnête homme, d'une correction, oh combien !... assiste à la messe à côté de ses enfants, accepte un livre de piété, pousse même la complaisance jusqu'à méditer les pages très compromettantes qu'on lui corne, comme par hasard : *Prière pour une confession.... Du danger de l'indifférence..... Lâcheté et du respect humain, etc.....*

De tout cela, le petit diable n'a cure..... c'est le courant, et il a vite fait de sauvegarder son fromage.

Mais quand arrivent les Pâques, la situation devient plus grave, et le diable se voit sur les dents... Ça serait si simple de le laisser à peu près tranquille !..... bien roulé sur lui-même ! Pas du tout ! Madeleine, très douce, prie, jeûne, fait des vœux ; Simone, emporte-pièce, sorte de chasseur alpin spirituel, s'excite à la difficulté, montre le poing au diable : " J'aurai ta peau !..... Papa ce soir, c'est le P. Gaffre !..... il parle si bien !

— Papa, ce soir, c'est l'abbé Poulin..... il a une éloquence si particulière !.....

— Papa, ce soir, c'est le P. Coubé..... il faut absolument entendre le P. Coubé..."

Et papa, docile, passe de la Madeleine à Saint-Roch, et de Saint-Roch, chez les Jésuites.....

\* \* \*

Tous les sermons qu'il a entendus !..... toutes les retraites qu'il a suivies !..... A la fin du Carême, le diable est absolument roué de coups, c'est une loque, une ruine de diable ! Mais, tapi dans un arrière-coin du fin fond de l'âme, il emmagasine tout sans rien dire, les coups de pied du P. Olivier et les coups de pied du P. Lemius, conservant sa dernière cartouche pour un moment qu'il connaît bien, la minute psychologique où papa va se décider, où voyant les hommes assiéger les confessionnaux il se dit : " Si j'y allais, moi aussi !..... c'est bête, à la fin, de manger à tous les râteliers !..... de piétiner toute sa vie comme un dindon sur une plaque chaude en disant ; " Faut-y. Faut-y pas... ?

A ce moment là, le diable, assommé, retrouve un dernier reste de farouche énergie ; il se raidit, s'arc boute, jure, blasphème, tempête, roule des yeux verts : " Si jamais tu fais cela... gare !....

Et papa, toujours partisan de la paix, arbore le drapeau blanc, met son bonnet de coton, et va se coucher..... En voilà pour douze mois !.....

\* \* \*

Pourtant, cette année, il y avait eu des espérances très sérieuses : les yeux sentinelles de Simone avaient vu des indices

graves ; le diable ne tenait plus que par quelques doigts crispés... encore un effort et on allait l'envoyer rouler en bas ; paquet puant de vermineuse lâcheté..... ! c'est à peine si l'on entendait encore sa voix épuisée grincer ses dernières objections : " Te confesser ?.... toi ! !..... t'es pas fou !..... pourquoi faire ?..... attends !..... laisse passer la foule !..... il reste encore huit grands jours..... et puis, veux-tu savoir ?..... tu baisses, mon ami, tu baisses ! ! va donc, esclave de femmes !..... c'est des vieilles filles qui t'ont amené là ! Ah !..... oh ! !..... ah ! ! !..... "

Mais le ricanement sonnait faux ; un excellent ami, ingénieur de polytechnique, ami de Brunetière, avait porté un dernier coup en parlant très simplement de sa communion pascale..... Papa devenait grave, il avait une manière à lui d'attendre à table sans rien dire, en cassottant son pain..... il pensait évidemment à autre chose, et cet " autre chose " ouvrait des horizons d'espérance.....

Puis, tout d'un coup, il redevenait gai, très gai, et ne parla plus de rien.....



Et hier, j'ai rendu visite à Simone et Madeleine : elles avaient les yeux rouges d'avoir pleuré. Les bonnes filles !..... elles étouffaient tellement de se taire depuis un mois, qu'une heure n'a pas suffi à me raconter leur veste spirituelle, le lamentable buisson creux après quarante-huit jours de battue : " Si encore, me disait l'aînée, si on ne l'avait pas vu à un millimètre du bord !..... presque sauvé !..... "

— Mais enfin, êtes vous sûres qu'il ne les ait pas faites ?

— Très sûres !..... chaque matin, la bonne lui sert un bol énorme de chocolat dans sa chambre ; le bol est toujours revenu vide, et même, jamais il ne l'a aussi bien fini que le matin de Pâques ; donc, il n'a pas communiqué !..... C'est tristement clair..... ?

— Enfin, il reste encore huit jours.....

— Nous sommes épuisés d'espérer..... j'avais tant fait ?..... Venez voir..... j'ai mis une médaille miraculeuse à son chevet... "

Elle m'ouvrit la porte de la chambre paternelle, une belle chambre sérieuse, celle d'un homme fort : vert sombre et vieux chêne. Un beau soleil de printemps entraît à flots, nimbant d'or le Christ dans la Cène de Dagnan-Bouveret, et allumant ses éclairs

sur la fière devise du chevalier de Frémiet : " *Credo !* "

. A ce moment, et pour détourner la conversation d'un sujet pénible j'avisais un beau palmier qui desséchait devant le balcon et dont les feuilles flasques et jaunes pendaient lamentablement au long des tiges : "... C'est drôle, il est pourtant splendidement exposé, votre palmier !

— Il se meurt depuis une semaine seulement, dit la jeune fille,

— Il faudrait peut-être changer la terre.....?

— Certainement non....., le fleuriste l'a rempoté pour la Saint-Joseph. "

Et comme, sans penser à rien, je passais la main dans la mousse pour prendre un peu de cette terre je mis mes doigts dans une sorte de bouillie gluante, et ils en sortirent tout rouges.

— Qu'est-ce là ? fis-je étonné.

Simoné, très intriguée, leva à grand peine le palmier, et vit, dans le vase qui le supportait une sorte de liquide rougeâtre qui achevait de sécher en plaque au soleil :

— Mais c'est du chocolat !..... sentez plutôt ! le chocolat vanillé du matin !.....

Nous nous regardâmes tous les trois en riant, et, presque en semble nous nous fîmes la même question : " Qui a pu jeter là-de-dans ces flots de chocolat..... ? C'est lui évidemment !..... et alors..... ? "

Mais moi, qui aime la verdure, je pensais, en descendant, à ce lâche assassinat du palmier : C'est égal !..... heureusement pour ses plantes qu'il ne les fait pas tous les jours, ses Pâques !...'

PIERRE L'ERMITE.

†  
IHS

Le 10 Juin la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne. "

## CANTIQUE.

A L'ESPRIT-SAINT

L'âme qui s'est donnée entièrement à DIEU.



Arrière, ô vain espoir, ô vain amour du monde !

Sois à qui te recherche, à qui sur toi se fonde.

Quitte à l'instant mon cœur, je ne suis plus à toi ;

Je ne veux plus chercher, je hais ta joie immonde.

Viens, ô Dieu de mon cœur ! viens, et détache-moi.

Créatures, adieu ! c'est Jésus seul que j'aime ;

Je me fuis pour vous fuir, je me quitte moi-même.

Je ne suis plus à vous, je ne suis plus à moi.

Accepte-moi, Seigneur, mon Amour, Bien suprême !

Tu vois, j'ai tout quitté pour être toute à toi.

Ah ! que ton saint amour, doux Seigneur, Maître aimable !

Pour y régner sans fin par sa grâce ineffable,

S'empare de mon cœur, qui se remet à toi.

Jadis, je fus rebelle à ton joug adorable !

Aujourd'hui, je te dis : Amour ! enchaîne-moi.

Pénètre dans mon cœur, ô céleste Rosée !

Eteins les feux impurs dont je suis embrasée :

Rends-moi pure et docile, et que toujours par toi

Jésus occupe seul mon cœur et ma pensée.

Onde pure du ciel ! oh ! viens, inonde-moi.

Divin Foyer d'amour ! ah ! que tu rends heureuse

Toute âme qui s'embrase à ta flamme amoureuse !

Oh ! viens donc dans mon cœur, rends-le digne de toi,

Digne de ton ardeur pure et délicieuse.

Divin Foyer d'amour ! viens, et consume-moi.

Amour ! qu'heureuse au ciel, où ton ombre s'efface,

Est toute âme qui peut contempler face à face

La gloire, la beauté, qui respandit en toi !

Quand, épouse éternelle, irai-je y prendre place ?

Que j'y voudrais voler ! . . . Amour ! attire-moi.



# LES OGRES

*Du Pèlerin.*

**G**are aux petits !

Un entomologiste, M. Dagin, a ouvert des horizons précieux sur la valeur des insectes dont, jusqu'ici, le rôle n'a pas été assez apprécié.

Le monde des insectes, loin d'être destiné à manger les hommes, peut les nourrir largement, car ce petit monde se multiplie à l'infini.

Les anciens ont eu à ce sujet des lumières. Ainsi sait-on d'où vient le mot de *cossus* attribué aux gens jouissant d'une considération donnée par la plénitude des biens ? D'un noble insecte, le *cossus*, que les Romains engraisaient avec de la farine pour s'en régaler aux festins. Ce nom fut joint, à titre d'adjectif, au nom des personnages consulaires gras, ventrus. Aujourd'hui, c'est un titre dont on ne peut dire qu'une chose, c'est qu'il est très *cossu*.

Les moines dont les manuscrits ont sauvé les livres de l'antiquité du naufrage de la barbarie n'ont malheureusement pas copié les *cuisines bourgeoises* si raffinées des Lucullus. Aussi, a-t-on un peu perdu de vue sinon l'espèce humaine des *cossus*, au moins l'espèce des nobles insectes dont descendent les *cossus* humains. Les uns pensent que le vrai père des *cossus* est le lucane, cerf-volant aux fortes tenailles plantées sur le bec, ou bien sa grasse larve qui vit aux troncs creux. On l'exploitait en grand au Pont et en Phrygie. L'entomologiste Mulsant, de son côté, pense que le véritable *cossu* comestible des anciens était la larve d'un longicorne, le *cérambix*, encore apprécié en Australie. La meilleure recette pour cuire ces larves, rapporte le voyageur danois Lumholz, est de les jeter dans la braise ; durcies en un clin d'œil, ces excellentes larves deviennent croquantes. Elles sont si grasses que leur chair grésille pendant la cuisson. On les retourne avec une brochette et elles sortent de dessous la cendre comme un fruit de paradis.

Les cossus ont goût d'omelette supérieure à celle venant des poules.

Nous avons cité, à titre d'exemple, la larve comestible des cossus dont le nom honore les hommes : mais en pénétrant dans cette voie féconde de la manducation des insectes, on découvre des ressources incomparables pour les gourmets chez bien d'autres petits animaux,

La chenille est admirablement digérée ; il n'y a que le premier pas qui coûte ; l'araignée aussi, elle a un goût de noisette, tandis que la chenille a une saveur de fruit à noyau.

Les nègres en raffolent ; mais parfois les savants aussi ;

*“ M. de la Lande, le célèbre astronome, écrit le naturaliste Quatremère d'Isjonvalle, qui, pendant les dernières années de son séjour en France, venait souper tous les samedis chez moi et s'y rendait souvent dès la sortie de l'Académie, ne trouvait rien de plus à son gré, en attendant le service que de manger des chenilles et des araignées, lorsque c'en était la saison. Comme mon appartement donnait de plain-pied sur un assez beau jardin, il trouvait facilement de quoi satisfaire sa première faim ; mais comme Mde d'Isjonvalle aimait à bien faire les choses, elle en amassait pendant l'après-dîner un certain nombre et les lui faisait servir aussitôt après son arrivée. ”*

Que de chenilles, que d'araignées on laisse perdre !

L'araignée n'a pas les délicatesses des animaux qui ne vivent que du pollen des fleurs, mais elle a une action tout à fait ragaillardissante sur les tempéraments usés, et elle est un stimulant à recommander aux neurasthéniques qui ne supportent plus le steak.

Voici la façon succulente de les préparer. Prenez une belle et grosse araignée, ôtez les pattes et le corselet ; passez à l'eau : frottez de beurre et... avalez cette essence de mouche condensée qu'on nomme araignée ; je vous répète que c'est une douce noisette.

NOTA. — On ne mange pas les mouches ; mais on les fait sucer aux araignées et on gobe celles-ci. C'est ce qu'on appelle manger les mouches par correspondance.

Le roi de nos casseroles, c'est le hanneton (barbeau); au lieu de lui laisser ronger les feuilles de vos arbres, digérez-le et payez les enfants qui ne demandent qu'à le récolter; cette année, il abonde. Si on l'enterre, on le multiplie, si on le mange, on ne multiplie que la santé des hommes. Voici les autorités.

On lit dans le FRANÇAIS :

*Voici une recette due à M. Testelin, sénateur. On peut la lire au JOURNAL OFFICIEL, cet homme politique l'ayant fait connaître à la tribune, le 13 février 1878, à propos d'un projet de loi sur la destruction des insectes nuisibles: Prenez des hannetons, pliez-les, jetez-les dans un tamis. Si vous voulez faire un potage maigre, versez de l'eau pardessus. Si c'est un jour permis, et si vous voulez faire un potage gras, versez du bouillon. Cela a un goût délicieux, apprécié des gourmets.*

*Un de nos plus grands savants, M. W. de Fonvielle, préfère le hanneton lorsqu'il est encore en larve. En cet état a-t-il déclaré dans un discours, devant une société d'entomologistes, et parlant par expérience, cet insecte est un excellent aliment.*

*On peut encore croquer des hannetons en les épluchant comme des crevettes, selon la formule d'un certain docteur Gastier, ancien représentant du peuple, qui en était très friand.*

\* \* \*

Les termites (fourmis blanches), dont nous parlerons sans doute ailleurs pour dire l'organisation de leurs républiques, ces terribles travailleurs qui ruinent les chantiers, font crouler les maisons, dont la femelle pond, dit-on, jusqu'à 80,000 œufs en vingt-quatre heures — quelle omelette! — Les termites, qu'on détruit à tout prix, devraient être cultivés. Ils font les "choux gras" d'une multitude d'Africains. Sir Baker les aimait frits dans le beurre, mais le termite ailé forme "une nourriture fortifiante, très excitante"; éviter les indigestions.

\* \* \*

Arrivons aux sauterelles estimées des cuisiniers arabes. Il ne faut pas avaler la sauterelle inconsidérément comme les oiseaux, choisissez les grasses et parmi les femelles celles qui n'ont pas pondu.

Les faire frire à l'huile de sésame.

Ou mieux, les sécher au soleil et les moudre en farine,

les torrifier sur un feu clair, les manger sèches, en faire des soupes grasses, etc., etc.

Les Bédouins leur épluchent les pattes et les ailes.

Les Maures les pilent et les cuisent en du lait.

Les Arabes les font bouillir en de l'eau salée comme des crevettes.

*A Madagascar, on les cuit à l'étuvée, puis on les sèche ou bien on les frit dans la graisse pour servir avec le riz. " J'ai goûté de ce mets, dit le R. P. Camboué, et je ne crois pas qu'il ait jamais un grand succès chez les peuples civilisés. Il me semble cependant que la poudre ou fleur de valala ( sauterelle ) pourrait être employée comme condiment, en sauce par exemple. "*

*Plusieurs explorateurs ont médité de la sauterelle, trop inconnue chez nous.*

*Il ne faut pas s'attacher à ces contradictions. Il y a sauterelles et sauterelles; et tout dépend de la préparation. D'ailleurs, les arrêts de notre appareil gustatif sont essentiellement variables et fragiles. Tel qui, étant enfant, avait horreur des asperges, auxquelles il attribuait un goût de saindoux, les adore aujourd'hui et leur trouve un goût lointain d'amande. Que les gourmets curieux ne s'attardent donc pas aux opinions des explorateurs, et qu'ils essayent la friture de sauterelle sans parti pris et sans préjugé.*

Les économistes qui redoutent la multiplication des enfants ne savent pas qu'au fond des mers, dans le sein de la terre et dans l'air, il suffirait pour nourrir le monde, que la Providence daignât mettre à nos lèvres le miel des aliments perdus. Rien n'était plus dégoûtant que de manger la chair crue quand elle fut indiquée à l'homme après le déluge ? On s'y est mis.

Le Dr Laverune, dans le *Cosmos*, établit que rien dans l'organisation de l'homme ne s'oppose à ce qu'il mange des insectes ; la théorie moderne n'est-elle pas que tous les aliments sont une culture de microbes vivants ? Le vin est un être vivant. Ce sont les yeux qui dégoûtent des chenilles.

.....

Le dernier numéro de la " FAMILLE CHRÉTIENNE " contient une erreur de pagination dans les chiffres seulement. Mais aucune page ne manque et chacune est à sa place.

# RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

## CHAPITRE XVIII

(suite.)

Quand la messe fut finie, les élèves partirent, à l'exception de ceux qui avaient communiqué ; et le silence retomba sur la chapelle... On n'entendait plus, là-bas, dans le chœur, que le pas de l'abbé Vignot, allant, venant, pour ranger son autel ; un domestique arriva, éteignant tous les becs de gaz, sauf un, près de la porte, au-dessus du bénitier. Le jour se levait seulement, un jour bas et froid, éclairant à regret le brouillard humide qui se traînait sur toutes choses. En comparaison du dehors, il faisait bon dans la chapelle, bon pour le corps, bon pour l'âme ; habituellement, Clément, aimait à prolonger son entretien avec le Dieu eucharistique, mais aujourd'hui il ne tenait plus en place : en se retournant, il avait vu, déjà vide, la place de Médéric ; pourquoi n'était-il pas resté comme tous ceux qui avaient communiqué ?

Dix fois Clément ouvrit son cantique, voulant lire ; puis le ferma ; il prenait son chapelet et s'apercevait que sa pensée était ailleurs. Enfin un autre enfant se leva, ayant fini de prier... puis un autre, et Clément put sortir sans avoir peur de scandaliser personne.

A la porte, une impression de froid humide le saisit, l'obligeant à mettre une petite toque russe, toute bordée de fourrures, que Blanche lui avait envoyée la veille par l'intermédiaire de Got ; il faisait froid comme en décembre, et, dans l'obscurité blanche du brouillard, c'est à peine si l'on distinguait les feux des becs de gaz, encore allumés, bien qu'il fût déjà 8 h.  $\frac{1}{2}$  du matin.

Debout sur la marche qui conduisait de la chapelle dans la cour, Clément cherchait à voir ; mais, à part quelques cris, quelques groupes qui passaient en courant avec des allures d'apparitions, il ne distinguait rien ; alors, sachant l'endroit spécial où la

bande Merluchet tenait ordinairement ses assises, il se dirigea vers lui, en longea d'un air indifférent la barrière de la gymnastique.

Le col de son pardessus relevé, il n'avait pas fait dix pas, qu'il eut la certitude d'être aussi guetté qu'il guettait lui-même ; bien plus, il s'entendit appeler très bas, avec une douceur ironique : ".....Clément, ohé, Clément !.... viens donc par ici !....."

Il se retourna et vit les deux Trumard, Merluchet et Médéric, assis à l'écart, sur une des marches de l'estrade du trapèze..... D'abord, il crut n'avoir pas bien compris, mais l'appel se renouvela sur un ton fielleux, hypocrite : " Clément,... ohé ! Clément !.... viens donc voir par ici !....."

Alors, il marcha droit à eux ; les deux Trumard et Merluchet se levèrent, regardant autour de l'estrade pour voir s'ils étaient bien seuls. Or, la gymnastique à cette heure et par une telle température glaçant les agrès et le sable des pistes, était complètement déserte. Médéric n'avait pas bougé.

Quand Clément arriva en face de lui, il vit qu'il tenait son cantique sur ses genoux, levant et baissant la couverture d'un geste machinal et nerveux : " Dis donc, Clément — et sa voix s'altérait d'une façon étrange ... -- Dis donc, Clément, j'ai quelque chose à te montrer.....

-- Ah ! et quoi?.....

-- ..... Quelque chose qui te fera plaisir..... devine..... devine ..... Clément? "

Était-ce le froid, était-ce l'émotion d'une scène qu'il prévoyait devoir devenir affreuse, Clément sentait le sang lui refluer au cœur, et il pâlit d'une telle façon, que Médéric en sourit, devinant qu'il atteignait son but.....

" Allons, Clément, tu ne devines pas?....." Et comme le jeune Valmont le regardait bien en face, ses yeux plantés dans ceux de Médéric, les lèvres tremblantes, les mains convulsées : " Tiens !....." fit brusquement Médéric.

Et, ouvrant son cantique, il lui montra, au milieu du livre, une Hostie encore toute blanche..... celle que, certainement, il avait reçue tout à l'heure à la Sainte Messe.

Il y a des émotions qui, surtout dans les natures nerveuses, agissent impérieusement ; Clément ressentit une de celles-là, dans

ce moment infiniment plus rapide que l'éclair, et pendant lequel une pensée se manifeste à nous. L'enfant se vit le chevalier du Christ devant un Juda qui le trahissait de nouveau ; d'un bond, il fut sur Médéric, mais celui-ci, pressentant l'assaut, s'était en un instant dégagé de l'estrade contre laquelle il s'appuyait et avait pris champ.

“ Tu vas me la rendre, cria Clément en marchant sur lui ! ! ! ! !

— Viens la chercher ! ! ! ! ! ” ricana Médéric. Et, dans le brouillard qui les enveloppait, couvrant leur duel de son rideau mystérieux, les deux enfants se mesurèrent des yeux une seconde, seconde réellement poignante, avant d'en venir aux mains.

Le milieu de la gymnastique était en dos d'âne. Clément, marchant sur Médéric, ce dernier se trouvait plus bas que son adversaire, dans une position par conséquent défavorable. Il s'en aperçut, et recula de quelques pas sur le terrain bien égalisé des côtés ; seulement, il ne se rendit pas compte qu'il s'acculait ainsi à la barrière basse qui séparait la gymnastique de la cour. D'un coup d'œil, Clément comprit la situation, et, brusquant l'attaque, bondit comme un lion sur les deux épaules de Médéric ; celui-ci se cambra sous le choc et rencontra la barrière qui le fit basculer en présentant la gorge. Clément, comme tous les nerveux, ayant, à un moment déterminé, la possession du ban et de l'arrière-ban de ses forces, surexcité par une indignation folle, le saisit à cette gorge qui se tendait vers lui, arc-boutant un de ses genoux contre le montant de la barrière..... “ Rends-là ! ! ! ! ! ” cria-t-il.

Mais déjà Médéric ne pouvant plus répondre.

Le cou serré par les doigts crispés de l'enfant, la poitrine écrasée le long de la barrière, il soufflait comme une forge, les yeux hors de la tête et la face congestionnée.

Le maintenant d'une main, et d'un genoux qui s'enfonçait en pieu dans le creux de l'estomac, Clément ouvrit la tunique de Médéric, saisit le cantique, puis, lâchant tous le reste, disparut dans le brouillard.

Merluchet n'avait pas bougé, et les deux Trumard l'avaient imité. Au fond, Merluchet, souhaitant l'écrasement de son rival, avait vu avec un réel plaisir la partie tourner à l'avantage de Clé-

ment. Franchement, ce Médéric était trop cassant. Pourtant, il prit des formes, releva Médéric écroulé sur le sable glacé, la figure en sang, le col de chemise ouvert, la cravate déchirée ; mais surtout honteux et furieux, exhalant sa colère en paroles atroces, quelque chose comme tout un bas-fond corrompu qui remonterait en tempête à la surface..... " Et vous, qu'est-ce que vous faisiez-là ?.. Pas un n'a eu le courage de le prendre par le dos ! !....."

— Mais, mon cher, cela a été si vite..... est-ce que je pensais moi, que tu irais t'acculer à la barrière comme un enfant qui ne s'est jamais battu ?.... Franchement, pour quelqu'un qui posait déjà comme le chef de la division, voilà un début qui n'est pas merveilleux... En une seconde, ton affaire a été réglée, tu as été rossé, ficelé, dépouillé..... il t'a emporté ton cantique..... de sorte que tu ne pourras même pas faire ta prière du soir !..... sans compter que Clément doit être déjà chez l'abbé Vignot, lequel ne fera qu'un saut chez le supérieur ; ton affaire me paraît claire..... Voilà ce que c'est, conclut-il ironiquement, on ne veut plus écouter les avis des anciens, on commence par des coups d'Etat.....

— Assez ! interrompit Médéric d'une voix sombre.

-- Oh ! les mauvaises habitudes que tu prends depuis quatre jours !..... Assez ? Assez ? mais si je veux.... rien ne m'empêche de continuer, nous sommes en récréation ; et si ce que tu entends ne te plaît pas..... la cour est grande.....

-- Parfaitement, je m'en vais !....."

Et, rajustant sa cravate, ce matin encore si élégamment nouée, secouant sa tunique sur laquelle s'était écrasée la moisissure humide de la barrière, Médéric partit lentement, la tête dans les épaules.

" Va pas par là, lui cria ironiquement un des Trumard, en le voyant prendre la direction de la chapelle, va pas par là, tu pourrais rencontrer encore le Valmont !....."

Trumard se trompait, Clément avait ralenti sa marche dès sa sortie de la gymnastique ; et, prenant l'allure que devait avoir Tarcius au milieu des rues de Rome, quand il portait le divin Sauveur aux prisonniers de l'amphithéâtre, il était monté chez l'abbé Vignot. Ce dernier n'était pas encore rentré ; alors l'enfant redes-

cendit à la chapelle, et le trouva, la tête dans les mains, achevant son action de grâces. En quelques mots rapides, il le mit au courant de tout : l'abbé Vignot, très pâle, revêtit son surplis, son étole, alluma un cierge, se mit à genoux devant l'enfant, qui, tout tremblant, ouvrait le cantique la page où se trouvait l'Hostie trois fois sainte. L'aumônier la prit, et l'enfant, recevant à son tour le cierge, accompagna jusqu'au Tabernacle le Dieu qu'il avait si bien défendu.

« Veux-tu, lui dit l'abbé, nous allons réciter le *Miserere*?... »

A voix basse, Clément, s'éclairant de son cierge, leurs paroles s'élevèrent dans la chapelle déserte, où l'écho des voûtes répétait leurs phrases avec des sonorités étranges.

Quand ce fut fini, l'abbé se releva et fit ses recommandations à Clément. L'enfant ne dirait rien absolument rien, il rentrerait tout à l'heure à l'étude et se mettrait au travail comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Lui, l'abbé, se chargerait de donner à l'affaire telle suite qu'elle comportait.

Immédiatement, l'aumônier remonta chez lui. Dans l'escalier, il croisa le Supérieur, le censeur et M. Ménard qui causaient ensemble.

Les abordant avec un visage altéré, un geste bref qui les impressionna, il leur demanda un entretien tout de suite..... Il n'y avait plus que dix minutes de récréation, mais, dans dix minutes, il aurait fini, et M. Ménard serait redescendu pour présider son étude.

Le Supérieur, présentant quelque chose de grave, offrit son bureau, et ce fut là que l'abbé Vignot, d'une voix émue, avec des paroles hachées par l'émotion, leur raconta le sacrilège commis à la messe. Le censeur hochait la tête d'un air fort ennuyé. Au fond, la chose, *en tant que sacrilège*, le laissait froid, mais ce qui l'impressionnait, c'était le manquement grave à l'ordre, à la tenue, à la discipline, à la correction extérieure. Médéric devait respecter l'Hostie, ou alors ne pas communier, puisque rien ne l'y obligeait.

Le Supérieur parla des haines religieuses, pires encore que les haines politiques ! Si les enfants s'en mêlent, alors ce sera une misère ; évidemment, il comprenait l'aumônier, lequel voyait son cas particulier, la religion, dont il était responsable devant l'auto-

rité ecclésiastique ; mais lui, Supérieur, envisageait les choses de *plus haut ! !,.....*

La religion, au collège, n'était qu'un accessoire — au point de vue officiel, s'entend !..... — accessoire absolument respectable, sans le moindre doute, et la preuve, c'est que lui, Supérieur, qui ne partageait pas toutes les croyances de l'aumônier, assistait aux services religieux concordataires. Mais la punition de Médéric ne pouvait pas être *capitale*, puisqu'elle ne portait pas sur une chose *Capitale* dans la maison..... Ah ! l'enfant aurait préparé une explosion au cabinet de chimie, il aurait faute gravement dans une classe de lettres, dans un dortoir, dans une étude, la chose eût été différente ; car la chimie, les lettres, le dortoir, l'étude sont des choses essentielles à un collège, on ne peut pas le concevoir sans elles ; mais l'enseignement de la religion, peut, à la rigueur, ne pas plus faire partie d'un internat que l'enseignement de la gymnastique ou du violon.....

“ Mais étant donné qu'elle en fait partie ?..... interrompit l'abbé.

— Oui, on doit la protéger, mais dans la mesure de la place qu'elle occupe et de l'importance que nos programmes lui accordent. Or, je vous le répète, c'est une place accessoire, une importance secondaire.....

— Et le respect de l'autorité occupe-t-il chez vous une importance secondaire, une place accessoire ?.....

— Oh ! monsieur l'aumônier, *nous*, les enfants nous respectent.....

— Ah !... ah ! ah !... et l'abbé Vignot eut un rire nerveux, sarcastique, il allait jeter à la face “ de cette autorité *qu'on respectait* ”..... tous les surnoms, quolibets, dont les potaches les affublaient eux tous, dans la cour, et le Supérieur, et le censeur, et le pauvre pion d'études, lequel au moins se taisait !..... il allait dire toutes les histoires qu'on racontait sur eux, toutes les charges dont on les criblait au parloir et dans la ville..., mais, devant une telle inconscience, il aimait mieux leur laisser leurs illusions, et garder pour lui ce qu'il savait. “ En tout cas, dit-il en manière de conclusion, Médéric partira du collège, ou bien moi. Et, si j'en part,

monsieur le Supérieur, je vous garantis que tous les journaux de la région, seront pleins de cette histoire, que la chapelle sera fermée, puisque "l'autorité" compétente refuse la seule sanction qui la mettrait à l'abri du sacrilège. Et surtout les familles, apprenant par moi le cas que l'on fait de la religion dans votre établissement, s'en souviendront au bon moment. Maintenant, adieu, je vais déjeuner. Vous avez la journée pour prendre votre résolution. "

Et l'abbé Vignot partit, très maître de lui, et résolu d'en finir avec une situation qui, suivant la parole si vraie de l'abbé Hans, le faisait ressembler à un morceau de lard à l'entrée d'une souricière.

Mais le coup avait porté : si Médéric restait, l'abbé ferait du scandale, et alors... le chiffre des élèves diminuerait!... le fameux chiffre des élèves qui est "tout" devant certains éducateurs... Et la perspective d'un tel péril changea complètement l'attitude des supérieurs... Après tout, la famille de Médéric habitait loin d'ici... l'ennui, c'est que, elle aussi, pouvait s'agiter, écrire aux journaux, faire du bruit autour de l'affaire, représenter le directeur de l'internat comme clérical : " Qu'il est donc difficile ici-bas de trouver la solution vraie!... et quel chien de métier d'être constamment pris ainsi entre l'enclume et le marteau!..." Et le malheureux directeur se promenait de long en large dans son bureau, prenant machinalement un presse-papier et le faisant sauter d'une main dans l'autre.

A ce moment, la fin de la récréation sonna, et comme le censeur et M. Ménard l'interrogaient des yeux pour avoir une solution, il haussa les épaules d'un geste énérvé : " Je crois que je vais *sacrifier* Médéric, mais il me le payera, l'aumônier!....."

Ménard comprit la mimique.

Quand il descendit l'escalier, il aperçut les élèves rangés en deux files, se préparant à entrer dans l'étude. Juste à ce moment, Médéric abordait Clément avec un air effrayant : " Rends-moi mon cantique!..." Clément n'eut pas le temps de répondre. Une poigne vigoureuse s'abattit sur l'épaule du sacrilège, et Médéric, littéralement enlevé par la peau du dos, fut porté à bout de bras par le vieux soldat jusqu'à la porte du cachot ; là, M. Ménard le jeta comme une ordure au travers de la chambre, puis, sans une parole, sans un regard, il referma la porte.

## CHAPITRE XIX.

Le lendemain, Médéric fut renvoyé. Merluchet, dès la récréation suivante, rassembla la plus grande partie de la division, et dénonça Clément comme le *cafard attiré de l'autorité*, et qu'en conséquence il le mettait à tout jamais en quarantaine.... "Quelqu'un, cria-t-il en terminant, a-t-il un mot à dire pour sa défense?..." Et parmi tous ces enfants, dont plusieurs avaient certainement dans l'âme de généreux sentiments, pas un n'osa lever la main, tellement la bande Merluchet s'était fait redouter.

Ce ne fut pas tout. Il y eut un conseil très particulier tenu dans le cabinet du Supérieur par les principaux professeurs de l'internat, pour examiner la conduite suivie en cette circonstance par l'abbé Vignot. On la trouva légitime, mais désastreuse. Tout le mal était venu de la trop grande influence de l'aumônier sur un enfant, sur Clément: or, qui savait si cette influence de l'abbé n'avait pas, dans les trois divisions, des ramifications très mystérieuses, supplantant dans l'ombre l'influence libérale des professeurs? D'ailleurs, le censeur avait remarqué que des élèves montaient parfois chez l'aumônier; il faudrait le prier de s'abstenir, dans la suite, d'attirer ainsi les élèves dans sa chambre, où il pouvait les fanatiser sans contrôle; on veillerait sur ses instructions, dont le ton était parfois peu en conformité avec les usages du collège; il y avait des questions générales théoriques assez vastes, sans descendre sur le terrain des particularités. Bref, tout en reconnaissant que pour être énergique, son attitude néanmoins était restée correcte, on décida d'élargir le fossé entre lui et les divisions, de le tenir à l'écart, à distance, tout en lui accordant plus que jamais les marques extérieures de déférences et de respect.

( à suivre )